

Gérald Godin, un poète en politique sous la direction de Lucille Beaudry, Robert Comeau et Guy Lachapelle, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 2000, 151 p.

Pierre Naud

Volume 20, Number 1, 2001

Enjeux contemporains du républicanisme

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/040266ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/040266ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise de science politique

ISSN

1203-9438 (print)

1703-8480 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Naud, P. (2001). Review of [*Gérald Godin, un poète en politique* sous la direction de Lucille Beaudry, Robert Comeau et Guy Lachapelle, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 2000, 151 p.] *Politique et Sociétés*, 20(1), 189–193.
<https://doi.org/10.7202/040266ar>

Gérald Godin, un poète en politique

(Sous la direction de Lucille Beaudry, Robert Comeau et Guy Lachapelle),
Montréal, Éditions de l'Hexagone, 2000, 151p.

« Dans les lettres, comme en tout,
le talent est un titre de responsabilité »

Charles de Gaulle, «Le Salut, L'ordre»

Du talent, Gérald Godin en avait à revendre, en écriture comme en politique. Responsable, Godin l'était, envers ses lecteurs comme envers ses concitoyens. En fait, l'auteur de *La chanson des hypothéqués* est un parfait exemple de l'artiste animé par un sentiment de responsabilité, qui le pousse à

briser les limites de son art. Artiste, politicien et citoyen, toujours talentueux et responsable, Godin était avant tout un poète. Il utilisait habilement les ressources de la langue française afin de trouver la source d'un mal ou d'un problème et proposer une solution. Pour G. Godin, les problèmes se résument en un mot: injustice. Ce que le poète abhorre, c'est l'injustice entre les peuples, entre les langues, tout comme l'injustice entre les hommes. L'écriture et l'action politique sont les moyens qu'il a privilégiés pour faire connaître les maux identifiés. Il semble que G. Godin ne voulait pas être de ceux qui se contentaient de parler, il voulait aussi agir. C'est pourquoi il s'engagea dans le Parti québécois. D'ailleurs, et vous l'aurez maintenant deviné, la condition permettant de combattre les maux décrits plus haut était, selon lui, l'indépendance de la province de Québec, objectif pour lequel il aura milité toute sa vie.

C'est cette vie, ponctuée par l'amour du défi, de la langue, du prochain et de la patrie, qui est racontée dans *Gérald Godin, un poète en politique*. Cet ouvrage ne se veut pas une biographie, mais bien une série de textes écrits par des personnes qui, pour la plupart, l'ont côtoyé. À travers les « mots-citoyens », les « mots-journalistes » et les « mots-politiques », qui sont les sous-titres, les auteurs reviennent sur la vie de l'ancien ministre péquiste. En somme, nous percevons dans ce livre ce qui constitue le trait le plus important de la personnalité de G. Godin, soit le fait d'être à la fois poète et politicien. Effectivement, ce qui est pour plusieurs deux termes opposés s'avère pour Godin le secret de sa réussite, puisqu'il n'était pas un poète qui faisait de la politique ou un politicien qui s'adonnait à la poésie, mais bien un politicien-poète ou un poète-politicien, l'un venant compléter l'autre.

Avant d'être poète, journaliste ou politicien, G. Godin est un homme du peuple. Une personne qui, n'eût été de son esprit si particulier et de ses talents d'écrivain et de politicien, se serait fondue dans la masse comme tant de passants. C'est ce qui est démontré dans le premier chapitre intitulé « Les mots-citoyens ». C'est aussi ce que veulent dire des textes de Godin comme « Le poète piéton » ou « Le pari tenu », qui montrent que le poète s'identifie aux gens ordinaires plutôt qu'au mieux nantis et que nous n'avons donc pas affaire à n'importe quel « Ti-Casse » ou « Ti-Joe Connaisseur » (Gérald Godin, *La chanson des hypothéqués*, 1974).

« Les mots-citoyens » s'ouvrent sur « Un destin sous le signe du paradoxe », de Guy Godin, qui nous livre une brève feuille de route de la vie de son frère. Celle-ci nous inspire des questions comme « Le poète n'est-il pas par essence l'ennemi naturel du député ? » (p. 11) et démontre bien que G. Godin était « un gars ordinaire », et ce, malgré les écrits et les titres de gloire. Suivent « Le pari tenu » de Clément Marchand, « Le poète piéton » de Jean Royer, « Du poème à l'article, quand ça resurgit » d'André Gervais et « La poésie prend le pouvoir » d'André Marquis, qui démontrent tous la profonde humanité du poète-ministre. On y parle du Godin aimant la vie et la poésie, souffrant dans la maladie, homme comme tous les autres, parlant québécois et voulant être compris par les siens. On nous explique que dans ses utilisations du jargon québécois ou du joul, il n'y a rien de condescen-

dant, seulement un besoin de rapprochement avec son peuple. On y comprend que, comme le personnage, sa poésie était populaire et ordinaire, qu'elle était sans artifices, qu'elle avait une qualité toute particulière qui, sans rejeter les classiques, n'était pas entravée par eux.

Ces textes montrent qu'en tout temps G. Godin porte le chapeau du citoyen, bien qu'il le troque fréquemment pour celui de ministre et politicien ou aussi pour un couvre-chef plus prestigieux encore, celui de poète. Comme tout bon citoyen, il veut le bien de ses compatriotes, à commencer par ceux qui possèdent le moins. Le «poète-piéton» commencera à soulager le *Mal au pays* (dans *Libertés surveillées*, Montréal, Parti Pris, 1975, p. 45-46) en écrivant. Il devient journaliste.

Quelle meilleure façon d'allier action politique et écriture que de faire du journalisme ? Ce fut probablement le raisonnement que se fit G. Godin lorsque, à 20 ans, il entreprit de devenir journaliste au *Nouvelliste*. Ce qui est raconté dans «Les mots-journalistes», ce sont les années où Godin exerça cette profession. Les textes écrits par André Béliveau, Émile Boudreau, Louis Fournier et Gaston Dostie nous présentent tous un Godin incisif, frondeur et attaché à des causes qu'il était prêt à défendre. Il attaque tous azimuts ceux qu'il croit bêtes et nuisibles pour le bien-être de la société québécoise. «(Il) qualifie les banques d'«assistés sociaux à charte» et Pierre Elliott Trudeau de «brontosure politique, myope et maladroit». Sommé à plusieurs reprises de se rétracter, il maintient ses accusations » (André Béliveau, p. 63). On le dépeint comme intègre et incorruptible. Le lecteur comprend vite que le journalisme était très important aux yeux de Godin. «Nous sommes au début d'une crise de conscience. Et le Québec va naître à condition que circule l'information, je veux dire par là la description de la réalité » (Gaétan Dostie, p. 82). G. Godin est aussi montré sous les traits d'un rêveur, ce qu'on constate dans l'aventure de *Québec-Press*, alors qu'insatisfait de travailler pour des journaux qui doivent suivre une ligne de pensée, G. Godin et quelques compères se lancent dans la création d'un journal libre de toute attache. «Ce que Gérard voulait que *Québec-Press* fût ? Il voulait que ce soit un instrument de presse qui appartenait aux sociétaires-propriétaires, au sein duquel les journalistes auraient plein contrôle sur le contenu » (Émile Boudreau, p. 69). Cette citation vient confirmer aussi bien le côté rêveur du ministre que son sens de la justice et sa droiture. Cette rigueur était mise au service des quelques causes qui lui tenaient à cœur. Parmi celles-ci, on retrouve le syndicalisme, la jeunesse et, bien sûr, la cause du Québec.

Nous pouvons déjà voir une suite logique dans la manière dont le livre présente G. Godin, d'abord comme un citoyen conscientisé se transformant en poète engagé et ensuite en journaliste professionnel. Nous sommes maintenant face à une autre étape de l'engagement de Godin, soit la politique active, qui, par ce qu'elle exige d'investissement de la personne, dépasse celle du journalisme, aussi sérieux soit-il.

Malgré la qualité de son écriture, autant poétique que journalistique, c'est pour son rôle de politicien que G. Godin entrera dans les livres d'histoire du Québec. Ses prises de position pour la souveraineté du Québec et

pour l'égalité sociale, le fait qu'il a été ministre dans le gouvernement Lévesque, jettent un peu d'ombre sur sa carrière d'écrivain. Une des raisons de cet ombrage est que rares sont ceux qui ne voient pas une opposition naturelle entre l'écrivain (l'artiste) et le politicien. L'un, supposément bucolique et rêveur, l'autre, habituellement réaliste et terre-à-terre. Quant au politicien-artiste G. Godin, il semble qu'il a su dépasser cette antinomie. C'est pourquoi on réserve une partie de ce livre, non pas à « la politique », mais bien aux « mots-politiques ».

Cette capacité de faire cohabiter l'art et la politique dans la même personne est traitée par Lucille Beaudry dans le chapitre « Art et politique, une antinomie ». Elle aborde non seulement ce qui normalement éloigne ces deux aspects, mais aussi et surtout, la notion d'art politique et de politique artistique (donc créatrice, nouvelle), qu'elle applique à G. Godin. Elle touche ainsi l'attitude de G. Godin envers les immigrants, nouveaux arrivants, allophones et anglophones. L. Beaudry décrit bien les efforts de G. Godin et sa fierté devant « Le rapprochement entre les francophones et les allophones du Québec... » (p. 94). Ce rapprochement qu'encourageait G. Godin est aussi traité dans les chapitres « Entre l'altérité et la nation » de Micheline Labelle et Daniel Salée et « Les anglophones, cofondateurs du Québec ». D'ailleurs, cette manière de voir la société québécoise est décrite dans tous ces textes. L'idée de *l'autre*, celui qui vient compléter le paysage socio-ethnique du Québec et son importance sont des éléments sur lesquels on insiste. « Les immigrants font partie du pays d'une façon intime et intense, comme les pierres dans un mur scellé » (G. Godin, cité p. 99). On montre dans cette partie du livre que G. Godin sentait cet attachement aux différentes composantes qui forment le Québec: des Québécois « de souche » aux immigrants, des francophones aux allophones en passant par les anglophones qui sont trop souvent emmurés dans le rôle d'ennemis naturels du projet québécois. Plus que la simple politique, ce chapitre respire la tolérance. On y voit certains attributs qui devraient être, dans le meilleur des mondes, une ligne de conduite pour les dirigeants du peuple. En extrapolant, on pourrait dire que, pour G. Godin, la politique n'était pas le pouvoir de diriger, mais le pouvoir de faire le bien et, encore une fois, selon les témoignages recueillis, il exerça ce second pouvoir avec brio.

Pour l'inconditionnel de Godin, ce livre n'est peut-être pas un hommage assez important, alors que pour l'entêté, prisonnier de ses idéaux antisouverainistes, cet ouvrage empeste probablement la sédition. Pour le lecteur ayant comme ambition de mieux connaître l'un des personnages clés de la Révolution tranquille, ce livre est un outil de qualité. En fait, selon le point de vue que l'on adopte, il sera perçu comme un hommage subjectif rendu par des admirateurs du personnage, ou comme un ouvrage honnête ayant pour seul handicap les liens qui unissaient le sujet du livre et certains auteurs. Une chose est sûre, on ne peut rester indifférent au portrait brossé dans ce livre.

Bien que très recommandable, cet ouvrage semble surtout destiné aux initiés. Je doute que ce seul livre permette à Monsieur Tout-le-monde, pour qui G. Godin est un vague souvenir des années 1970-1980, de connaître et de

comprendre le poète-politicien (sa vie, son œuvre). Par ailleurs, ce livre est un touchant hommage pour qui connaît le personnage.

En conclusion, ne serait-ce que pour connaître un peu plus l'un des acteurs de l'histoire récente du Québec, ce livre mérite qu'on s'y arrête. Bien sûr, comme tout ce qui est politique, ce travail s'expose à des attaques, entre autres concernant l'objectivité de ceux qui ont participé à l'ouvrage. En outre, ce livre aborde un sujet qui a été peu exploité dans la littérature universitaire au Québec: la relation entre art et politique et, plus précisément, le lien entre politicien, artiste et idéologue chez la même personne. Sans démystifier cette cohabitation de l'art et du politique, l'ouvrage, publié sous la direction de Lucille Beaudry, Robert Comeau et Guy Lachapelle, simplifie la situation en exposant aux lecteurs autre chose que des théories socio-politico-artistiques. Le fait de voir le personnage vivre à travers la mémoire des auteurs et l'idée de présenter des textes et des extraits de G. Godin (textes qui sont, soit dit en passant, très politiques et polémiques : *Poulapaix* ou *La chanson des hypothéqués*) contribuent à créer un environnement propice à la compréhension du personnage et de son œuvre. En somme, un livre simple et efficace traitant d'une personnalité qui l'était tout autant.

Pierre Naud
Université d'Ottawa